



Voyage organisé par Passerelles en Israël
17–24 novembre 2019

W, X, Y, Z

« Je suis partie avec eux, W comme disait Georges Perec, partie avec W et nos souvenirs d'enfance.

Partie pour Israël retrouver les Yekes (les Juifs allemands), les Djudyos (les Judéo-espagnols), les Israéliens, les touristes.

Partie entendre parler l'hébreu.

Je suis entrée à Jérusalem par la porte de Zion en chantant et nous étions enveloppés de la certitude de revenir d'un long, long périple à travers le monde, à travers l'histoire. J'avais l'impression de rentrer à la maison, enfin. En chantant les paroles oubliées.

Nos accompagnateurs, nos guides, tous, par leur présence, leur existence même, la nôtre, tout disait nous sommes là. Ils nous ont racontés leurs certitudes et leurs doutes. Je n'oublierai jamais leur déférence, leurs prévenances, je n'oublierai jamais le réconfort de leurs mots. En les entendant, leurs mots, je me suis rendu compte à quel point je pensais être la dernière - et à quel point j'avais tort ».

Mireille Florent née Saul. Albi, 26 novembre 2019

I) Emergence du projet

Organiser un voyage en Israël ? Cette demande formulée par plusieurs anciens « enfants cachés », et plus particulièrement en région, est longtemps restée illusoire. En effet, était-ce une aventure bien raisonnable pour des gens de leur âge ? Qui partirait ? Selon quels critères ? Était-ce à Passerelles d'organiser un tel voyage ? Comment financer un tel budget ?

Et puis l'évidence s'est imposée.

D'abord, sur l'urgence, puisque les années passent, inéluctablement, disqualifiant de plus en plus de survivants.

Ensuite sur le fait que découvrir, ou redécouvrir Israël tel que cela nous était demandé n'aurait de sens que précisément dans cet « entre-soi » composé de compagnons d'infortune, et accompagnés de leurs référents à Passerelles, c'est-à-dire de ceux à qui, souvent pour la première fois, ils ont confié les ruptures, les peurs, les deuils qui ont jalonné leur enfance, à qui ils ont exprimé, parfois dans un souffle, leurs interrogations par rapport à leur identité, à qui ils se sont ouverts sur ces éclats de mémoire, voire l'absence totale de souvenirs, qui les a empêchés d'élaborer une histoire familiale.

Enfin, ce voyage permettrait de réunir des survivants de toute la France, de favoriser les échanges, de créer des passerelles entre Albert, fils d'un ouvrier de Saint Gobain, Jacques, gérant de camping installé près de La Rochelle et Maurice, marié à Reims. Notre hypothèse était que cette ouverture avec en miroir les parcours de leurs pairs leur serait à tous bénéfique.

II) Réunir un public conforme aux objectifs du voyage

Nous étions face à plusieurs contraintes. La première : limiter le nombre de participants à la fois pour favoriser l'intégration des individualités dans un collectif, et par mesure de sécurité. La seconde : solliciter en priorité ceux qui ne connaissaient pas Israël, puis ceux qui n'y sont pas retournés depuis fort longtemps sachant que seuls, ils n'y retourneront plus. De surcroît, nous devions nous assurer que chaque participant était bien en capacité d'entreprendre ce voyage. Chacun parmi les professionnels a entrepris de sonder des survivants avec cette difficulté que certains ne nous ont jamais rencontrés physiquement. Les orphelins les plus éloignés des grandes villes ont été privilégiés.

Techniquement, il fallait par ailleurs réussir à faire partir et revenir tout le monde aux mêmes dates, alors que pour la plupart des villes aucun vol direct ne correspondait à ces dates-là. Ainsi les Marseillais ont dû revenir par Bruxelles, les Niçois sont partis et revenus via Rome et les Toulousains via Paris. Les participants de l'Est et des régions « orphelines » sont tous partis avec le groupe de Parisiens et Franciliens.

75 inscriptions ont été validées, ce qui, avec les 8 professionnels et les 2 guides, soit 85 personnes, correspondait à la capacité de deux cars. Toutefois 10 personnes ont annulé à quelques jours du départ à la suite de problèmes médicaux sérieux et il n'a pas été possible de les remplacer, les billets ne pouvant être échangés que moyennant une hausse de prix considérable.

Si 24 participants sont venus de Paris (16) et d'Ile-de-France (8), la majorité (41) venaient de régions - la Drôme, la Charente Maritime, la Champagne Ardennes, le Tarn, la Saône et Loire, l'Indre, la Normandie, Colmar, Strasbourg, Aubagne, Marseille, Sète, Avignon, Villeneuve Loubet, Nice, St Priest, Villeurbanne, Lyon, Toulouse...



Cette diversité géographique était en adéquation avec notre projet. Tout comme la venue d'un nombre significatif de survivants domiciliés loin de toute vie juive organisée et qui ne connaissaient personne dans le groupe.



Profil du public :

42 ont découvert Israël pour la première fois.

38 sont des enfants cachés ; 19 sont des orphelins.

Une femme orpheline, de Paris, est venue accompagnée de son fils qui vit dans le Milwaukee.

Une fille de déporté, née en 1946, a accompagné sa demi-sœur orpheline de mère.

6 hommes ont été accompagnés de leurs conjointes dont 5 non juives. Notons cependant que toutes les personnes mariées ne sont pas venues en couple.

Initiales	Profil	Domicile	Etat civil
A. C.	Caché	Les Avenières (38)	Marié
A. M.	Cachée	Paris	Veuve
A. F.	Orpheline	Montreuil	Divorcée
A.D.	Cachée	Orsay	Divorcée
A.J.	Orphelin	Villeneuve Loubet (06)	Marié
A.C.	Epouse	Villeneuve Loubet (06)	Mariée
B.H.	Caché	Paris	Veuf
B.J.	Orphelin	Chatou	Marié
B.C.	Epouse	Chatou	Mariée
B.I.	Cachée	Paris	Veuve
B.I.	Caché	Nice	Marié
B.N	Epouse	Nice	Mariée
B.R.	Orpheline	Granville (50)	Divorcée
B.R.	Caché	Villeurbanne (69)	Veuf
B.L.	Cachée	Caluire (69)	Veuve
C.C.	Cachée	Lyon	Divorcée
C.G.	Orpheline	Paris	Veuve
C.C.	Orpheline	Paris	Célibataire
C.L.	Orpheline	Paris	Veuve
C.R.	Cachée	Avignon	Célibataire
E.D.	Fille de déporté	Paris	Célibataire
E.D.	Orphelin	Toulouse	Marié
E.M-C.	Epouse	Toulouse	Mariée
E.J.	Caché	Lyon	Marié
E.M.	Cachée	Lyon	Mariée
F.M.	Cachée	Albi	Divorcée
G.A.	Orpheline	St Laurent du Var (06)	Veuve
G.F.	Cachée	Saint Priest (69)	Veuve
G.M.	Caché	Caluire (69)	Marié
G.Y.	Orphelin	Marseille	Marié
I.J.	Orphelin	Les Gonds (17)	Marié
L. A.	Cachée	Marseille	Célibataire

L.A.	Cachée	Annemasse (74)	Mariée
L.C.	Orphelin	Viry Châtillon	Divorcé
L.J.	Orphelin	Paris	Divorcé
L.L.	Orpheline	Paris	Divorcée
L.M.	Orpheline	Paris	Veuve
M.E.	Cachée	Lésigny	Mariée
M.G.	Fils de L.L.	Milwaukee, USA	Marié
M.J.	Orphelin	Blanzay (71)	Marié
M.L.	Conjointe	Aubagne	
M.M.	Caché	Coulon (45)	Marié
M.N.	Epouse	Coulon (45)	Mariée
M.R.	Caché	Pfulgriesheim (67)	Marié
M.A.	Cachée	Pfulgriesheim (67)	Mariée
O.M.	Caché	Villeurbanne	Veuve
P.R.	Cachée	Rambouillet	Veuve
R.J.	Cachée	Paris	Célibataire
R.M.	Cachée	Paris	Célibataire
R. M.	Cachée	St Pantaléon les Vignes (24)	Veuve
R. R.	Caché	Villeurbanne	Marié
R.Y.	Orpheline	Paris	Veuve
S.J.	Orpheline	Villejuif	Célibataire
S.A.	Cachée	Paris	Veuve
S.D.	Caché	Paris	Veuf
S.J.	Cachée	Lyon	Mariée
S.M.	Cachée	Paris	Veuve
S.E.	Cachée	Lyon	Veuve
V.D.	Cachée	Colmar (68)	Mariée
W.G.	Caché	Aubagne (13)	Divorcé
W.G.	Caché	Peynier (13)	Marié
Y.N.	Cachée	Sète (34)	Divorcée
Y.S.	Cachée	Avignon	Divorcée
Z.D.	Orpheline	Fontainebleau	Veuve
Z.S.	Cachée	Lyon	Célibataire

III) Elaboration du programme (en PJ)

Nous avons sollicité, via le FSJU Israël, la Havaya Haisraelite (L'expérience israélienne), pour la mise en œuvre du programme. Le choix des sites a été défini en fonction de leur portée symbolique, et comme un parcours initiatique en ce sens que beaucoup ne connaissaient pas le pays, ou ne s'y étaient rendus que dans un cadre familial. Limités par le temps (du lundi au vendredi avec retour le dimanche) nous souhaitions leur faire découvrir les lieux incontournables.

Autres contraintes liées à l'âge du public : limiter les durées des trajets en car et les déplacements à pied, et prévoir des arrêts. L'expérience de Bel Eté nous a été bien utile à cet égard. Nous avons également insisté en amont sur la qualité des guides, et leur nécessaire ouverture d'esprit face à l'ignorance de beaucoup concernant le pays, l'histoire juive, les rituels sans même parler de religion.

IV) Reconnaissance & inclusion

« Quand les guides, au début du voyage, nous ont dit qu'ils étaient honorés de notre présence, j'ai senti que j'étais chez moi » a dit Daniel E de Toulouse. Dès notre arrivée, chaque membre de l'équipe s'est présenté, de même que les directrices du FSJU Israël et de la Havaya Haisraelite, Myriam Fedida et Ilanit Corchia Rosner, ainsi que les deux guides, Erez Binyamin et Priscilla Amsallem.

Nous avons insisté sur le fait que chacun avait sa place, et que nous étions privilégiés – participants et encadrants – d'avoir l'opportunité de vivre une telle expérience dans un tel groupe, grâce au soutien et la compréhension du FSJU ainsi que de la FMS. Enfin, nous avons rappelé



que le parcours de chaque participant était unique, mais que le tronc commun qui transcendait ces singularités constituait le sens de notre démarche : partager ce parcours initiatique avec, implicitement, indubitablement, des blessures communes.

« Honoré d'accompagner ce groupe-là », cette phrase, évoquée d'abord par la directrice de la Havaya, Ilanit Corchia, et par Erez et Priscilla, est revenue à l'occasion de chaque visite. A cet égard d'ailleurs, il était frappant de constater que, à la ren-

contre de notre groupe, chaque intervenant (Michel Kichka, les membres de Beth Lohamei Hagetaot, Shlomo Balsam, la guide au Kotel...) ne pouvait s'empêcher d'évoquer avec émotion l'impact de la Shoah sur sa propre famille. Notre présence même les renvoyait à ce fil qui les relie, signifiant par là également : nous sommes apparentés.

L'attention de l'équipe à mettre les uns en lien avec les autres, à rassurer chacun sur la légitimité de sa présence était permanente. Erez et Priscilla, qui ont instinctivement compris l'importance de ne s'étonner d'aucune question ou réflexion, ont démontré des qualités pédagogiques et humaines exceptionnelles, échangeant avec les participants en permanence, dans le car, entre deux visites, au cours des repas.

Le hasard réservant parfois bien des surprises, nous avons rapidement découvert que les grands-parents de Priscilla, récemment décédés à Lyon, étaient bien connus du public et des professionnels de Passerelles... Son lien avec nos anciens était désormais familial !

Enfin, dans chaque lieu, ceux qui accueillaient nos survivants exprimaient un immense respect face aux épreuves qu'ils avaient traversées. « *Tout cet amour. Toutes ces personnes qui nous considèrent et qui sont honorées de notre présence. Je n'ai jamais pensé qu'on était si représentés ici* ».

Et en effet, de constater que la Shoah était enseignée dès le plus jeune âge, commémorée chaque année par des sirènes qui figent le pays, transmise dans des lieux mémoriels tels que Yad Vashem ou Yad Layeled, (« *C'est incroyable que tout ici rappelle la Shoah* ») a été une source de réconfort et d'apaisement. Une réponse à leur préoccupation concernant la transmission, qui les traverse en permanence et avec de plus en plus d'acuité.



Lorsque nous étions sur l'esplanade du Kotel, les hommes ont été accueillis avec chaleur, certains ont été invités à mettre un talit et à célébrer leur Bar Mitzvah. Ce moment intense était partagé avec tous les hommes du groupe qui ont chanté,

dansé, félicité. Jacques I, bouleversé, confiait : « *Il y a vraiment quelque chose au-dessus de nous. Ma mère qui n'est plus là saura que je ne l'ai pas oubliée. Je peux mourir tranquille* » tout en nous montrant son matricule d'Auschwitz qu'il s'est fait tatouer sur le poignet.... José A., pareillement ému, est resté sans voix, les yeux pleins de larmes.



Le vendredi soir, nous les avons conviés à nous retrouver pour l'allumage des bougies de shabbat. Tous nous ont rejoints pour allumer ou regarder, écouter une bénédiction, voire nous demander d'aider à la dire « *mais je n'ai jamais prononcé de mots en hébreu* ». Et alors que nous nous trouvions à côté de la salle qui tenait lieu de synagogue, l'officiant est venu nous proposer de nous joindre à l'office. Les sentant hésitants, même inquiets, nous lui avons précisé qu'ils ne savaient ni prier ni lire en hébreu. A quoi l'officiant nous opposa : « *mais ils sont juifs ?* ». Il rappelait ainsi que cela suffisait à faire partie du peuple. Beaucoup ont désiré se joindre à l'office, réalisant qu'ils y avaient toute leur place tel qu'ils étaient, sans qu'ils ne soient jugés. Alors qu'ils se sont toujours sentis rejetés, à la marge du judaïsme organisé, non seulement ils étaient admis, mais ils comptaient, leur présence était indispensable pour compléter le Mynian.

Fernande G, veuve d'un Corse, nous confiait, à la fin du voyage : « *Ma petite fille est en voie de conversion. C'est pour elle et avec elle que j'allume depuis peu les bougies de shabbat. Avec ce voyage j'ai compris d'où je venais.... Tu veux que je te dise ? Désormais c'est pour moi que je les allumerai...* ».

V) « Poser ses valises »...

Pour beaucoup, se rendre en Israël représentait quelque chose de fort mais d'indéfinissable. Ils ne pouvaient pas formuler ce qu'ils en attendaient. Certains étaient même un peu méfiants de ce qu'ils pouvaient y découvrir. Pour Micheline L., « *voir tous ces drapeaux israéliens à la sortie de l'aéroport* » a été source d'une grande émotion. Marguerite E. a pleuré de joie en voyant le groupe danser à Massada ainsi qu'en entendant certains chanter en yiddish lors d'un repas, lui rappelant les airs que lui chantait sa mère. « *J'ai été bouleversée de voir que cette culture, désormais si éloignée de moi, était encore si présente...* ». Jacques L. a confié ne pas avoir été touché en découvrant l'esplanade face au Mur des Lamentations, trop fréquentée, trop bruyante ; en revanche prendre conscience du poids considérable de l'histoire et notamment de la Shoah dans le pays a été un vrai bouleversement : « *Je suis rassuré aujourd'hui : notre histoire ne sera pas oubliée* ».

Nous appréhendions la visite de Yad Vashem. Nous avons convenu avec les guides que comme notre groupe était constitué de témoins / acteurs directement concernés, il était préférable d'insister sur le travail de transmission. Nous avons également souhaité terminer la visite par un moment de recueillement, l'occasion de réciter le kaddish et pour ceux qui le souhaitent, d'allumer une bougie pour un père, une mère, un frère, ou encore des proches que la Shoah les a empêchés de connaître.



Pour beaucoup, se retrouver ainsi ensemble au mont Herzl était une façon d'honorer la mémoire des leurs. Certains avaient exprimé des attentes précises : ainsi Robert R. avait promis à son frère, en rupture avec le judaïsme, de trouver et de photographier la plaque avec le nom de la Juste qui les avait sauvés. Il s'y est rendu accompagné de plusieurs personnes du groupe.



Tout comme Mireille F qui souhaitait se recueillir dans la vallée des communautés perdues, devant la plaque de Salonique. Chacun était entouré ; le groupe, par sa présence, apportait le réconfort. Surtout, faire patienter la majorité pour que quelques-uns se recueillent devant une plaque n'a pas été un sujet : cela allait de soi.

Enlacer, sourire, prendre une main, proposer une boisson, ces petits gestes suffisaient à témoigner notre soutien. Tous avaient vécu des souffrances ; beaucoup en avaient tu une partie et nous ignorions souvent comment ils y avaient fait face ou comment ils s'en étaient

accommodé jusque-là. Nous étions donc vigilants à leurs réactions, réceptacles de leurs confidences ou de leurs angoisses.

Lorsque Daniel E. est sorti de Yad Layeled, visiblement étreint par l'émotion, deux personnes de l'équipe l'ont accompagné dehors pour bavarder. Le lendemain, accompagné de son épouse, et dans le cadre feutré d'un salon de l'hôtel, il s'est mis à raconter ce père qu'il n'a jamais connu, et le suicide de deux de ses frères à des années d'intervalle. Il a confié : « *J'ai déposé des valises que je ne savais pas que je portais* ».

VI) En famille

L'expérience a confirmé que « l'entre soi » était ce qui a motivé les participants à partir, et sur place, la condition pour qu'ils se révèlent, s'ouvrent à l'autre.

En effet 1/3 du groupe était composé de personnes qui ne connaissaient aucun des participants. Réservés, ils ont pour la plupart rapidement socialisé, presque étonnés eux-mêmes de pouvoir encore aller vers l'autre aussi aisément. L'autre qui n'était, il est vrai, pas totalement étranger. Monique R, qui vit dans la Drôme, nous dit : « *on se sent revivre parce qu'on est chez soi, avec sa propre famille* » ... Susie Z. s'étonne encore « *de cette osmose, de ce vivre « entre nous* ».

Et tous d'apprécier cette ouverture nationale, cette opportunité d'échanger avec des semblables évoluant dans d'autres régions, d'autres environnements, et qui pourtant, partagent l'essentiel. Et la rencontre lors d'un dîner avec des responsables d'Aloumim leur a apporté une perspective plus large encore sur ceux qui, ayant un parcours similaire au leur, ont rejoint Israël.

Deux Parisiennes, dont nous savions qu'elles ne s'appréciaient pas, se sont rapprochées. La perte de leurs pères respectifs, leur veuvage trop rapide qui a ravivé cette absence, les émotions partagées sur place ont pacifié leur relation.

Lilia L, également orpheline, disait que d'entendre les difficultés qu'ont eu à surmonter les autres lui a permis de relativiser les siennes, de pouvoir parler en confiance. « *Les autres ne comprennent pas ce qui nous est arrivé, cela n'intéresse personne à l'extérieur* ». Cet « entre soi », loin de les enfermer, les a renforcés. Dominique A. : « *Cela fait seulement dix ans que je peux penser à ce qui s'est passé, avant j'étais trop fragile. Là on peut parler, je me suis même liée à certains* ».

Lucienne C : « *Des sourires et des larmes, de l'émotion. Et surtout la joie d'être ensemble* ».

Au cours de leur vie ils sont nombreux à avoir caché leurs origines, leur identité, leur parcours d'enfants. Comme Micheline L, qui avait géré un bistro à Lille avec son mari. « *Nous avons francisé notre nom, aucun client ne savait que nous étions juifs, encore moins que mon père a été déporté. A ma retraite, j'ai commencé à fréquenter une femme qui faisait des recherches sur les enfants déportés. Depuis je me sens plus en phase avec ce que je suis, et ce voyage, ces rencontres ont rajouté une dimension* ».



Raymonde B. ne fréquente aucune personne juive à Granville. L'histoire tragique de sa famille n'est évoquée qu'avec ses filles ou son frère, seul survivant de la déportation. « *Ce voyage a su nous faire découvrir un pays, mais aussi nos racines, notre force, notre histoire et tout cela dans un climat d'amitié* ».

Daniel E, cadre supérieur dans le milieu de la banque, ne s'est jamais ouvert sur son passé. Les insinuations à connotation antisémite entendues sur son lieu de travail l'ont déterminé plus que jamais à ne pas évoquer sa judéité. Jusqu'à ce que sa femme ouvre pour lui le courrier de la FMS adressé via l'ONAC. Elle a

contacté Passerelles, et convaincu son mari de se rendre ensemble, avec nous, enfin, en Israël.

Jacques I., installé dans un bourg près de La Rochelle, était également entré en contact avec Passerelles à la suite de ce courrier adressé aux pupilles de la Nation. Il n'en est toujours pas revenu de cet immense cadeau qui lui a été fait, oscillant entre bonheur et mélancolie dans ce contexte où la liberté d'échanger, de partager, de se raconter était totale et sans qu'aucun de ses propos ne porte à jugement.

La venue de quelques survivants avec leurs épouses qui ne sont pas de confession juive a été fondamentale. En effet ce voyage leur a permis de clarifier des pans de leur parcours, de révéler des facettes de leur identité, d'évoquer des souvenirs d'enfance et ceci entourés de leurs pairs, dans la globalité de cette histoire collective. La dynamique du groupe, l'importance accordée aux effets de la Shoah, la libération de la parole de leurs époux, la découverte de la réalité de la société israélienne ont beaucoup touché les épouses. L'une d'elle confiait, lors du « groupe de paroles », qu'elle comprenait mieux l'importance qu'accordaient son mari et sa belle-sœur aux générations d'avant et aux réunions familiales. Une autre disait combien cette semaine avait été bénéfique pour son mari qui, jusqu'à présent, n'avait jamais pu se présenter tel qu'il était. L'équipe a été attentive à ce que ces femmes se sentent incluses dans cette expérience, et à rassurer l'une d'elle qui a exprimé sa crainte que son conjoint, après l'épisode de la Bar Mitzvah qui l'avait « transporté », « *ne soit plus le même, qu'un écart irrémédiable ne se creuse désormais entre eux* ».



VII) Vers un collectif

La reconnaissance réciproque de leurs individualités a rendu le collectif possible. Reconnaissance par les pairs, et reconnaissance par l'équipe encadrante et les intervenants extérieurs.

Collectif qui transcende les personnalités septuagénaires et octogénaires, d'ordinaire moins flexibles. Claude C : « *Tu vois ? Quand il a fallu aller chercher le pullover de Jacques à l'hôtel, dans n'importe quel voyage organisé tout le monde se serait plaint de cette perte de temps. Là, personne n'a moufté. Jacques fait partie de la famille, on ne va quand même pas se plaindre de rendre service à un frère !* ». Yvonne R : « *J'ai 87 ans ; je n'ai jamais pensé réussir cette ascension à Massada. Je crois que c'est le fait d'être ensemble ; quand j'avais du mal à continuer ce sont les bras des autres qui m'ont secourue, les bras de ceux qui sont devenus dans le temps d'une semaine une famille* ».



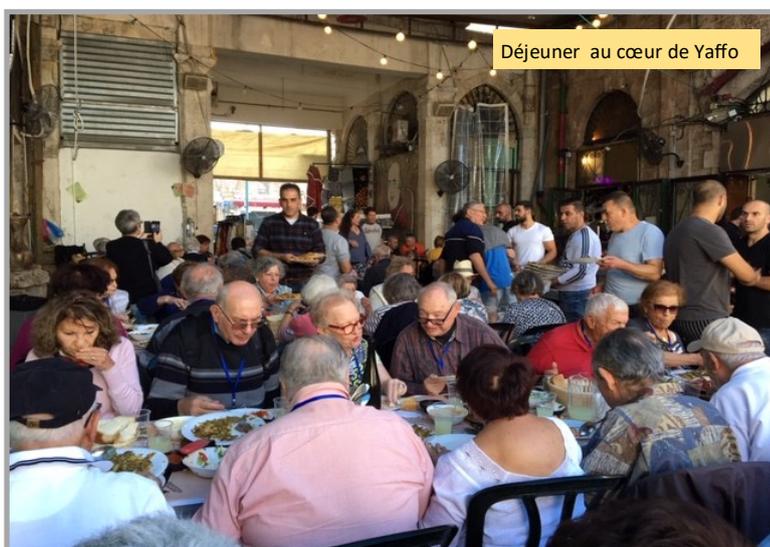
Alors que nous étions très vigilants à ce que personne ne préjuge de ses capacités physiques, les participants se sont dépassés. Cet engouement pour cette expérience, dont ils avaient tous conscience qu'elle était un privilège, s'est traduit par le corps : beaucoup se sont étonnés de ne plus se plaindre de douleurs d'arthrose, de rhumatismes, constatant marcher bien davantage qu'à l'ordinaire. « *Comment a-t-on fait pour suivre ce rythme sans avoir mal nulle part ?* » s'est interrogée Susie Z qui pourtant marche voutée à l'aide d'une canne. Ceux qui étaient à la traîne ne restaient jamais seuls. Une main,

un bras, un mot de réconfort, une blague et la difficulté était dépassée.

Lorsque certains participants recevaient la visite de membres de leur famille qu'ils n'avaient plus vus depuis des années, voire des décennies, ils ont été fêtés, voire invités à leur faire partager notre repas.

Le soir de la visite de Yad Vashem, nous avons convié tous ceux qui le souhaitaient à faire un point sur le voyage, leurs attentes, à échanger sur ce qu'ils ont ressenti... A l'exception d'un couple, tous nous ont rejoints et se sont installés au choix dans l'un des trois groupes, chacun étant animé par deux ou trois professionnels. Alors que nous pensions qu'ils ne « feraient que passer », tous sont restés jusqu'à une heure tardive.

Surtout, la parole de chacun était écoutée avec attention et respect. Ces moments d'échange ont été appelés par eux spontanément « groupes de paroles », et ils ont assurément contribué à renforcer le sentiment d'un collectif, d'une identité partagée.



VIII) « Quelques mots d'une chanson, que c'est beau la vie »

Cette phrase de Jean Ferrat reflète bien l'état d'esprit de ce voyage. Chaque jour apportait son lot de découvertes, entre lieux mémoriels, visite de la Knesset et du musée de la Diaspora, ascension de Massada, traversée des paysages de Galilée, balade le long des ruines et face à la mer à Césarée, dans les ruelles de Yaffo avec ses senteurs, ses épices, ses orchestres de rues, puis dans l'effervescence et la vitalité de Tel Aviv... Mais tout au long, malgré des moments d'émotion, malgré de furtives larmes, la guitare d'Erez aidant, la chanson n'était jamais loin, ni les danses d'ailleurs !



Deux femmes vont entraîner le groupe à Césarée

Dès que l'occasion se présentait, beaucoup démarraient une hora, entraînant ceux qui n'en avaient jamais dansé. Ce voyage les a tous « transportés », y compris les quelques-uns qui connaissaient déjà le pays. « *Jamais nous n'avons vu le pays de cette manière, avec une organisation pour nous et entre nous* », nous ont dit Jacques B., Monique A., et Henry B. C'est-à-dire dans un cadre aussi porteur, chaleureux, inclusif, qui donne tout son sens au voyage. De leur côté, bluffés par la chaleur, l'humour, la curiosité et le dynamisme des survivants, les guides, au moment de les quitter, leur ont offert à tous un bracelet avec l'arbre de vie.

Au terme du séjour beaucoup ont échangé leurs coordonnées. Ils sont nombreux à nous avoir adressé des mots, des mails, des appels de remerciements. Tous espèrent que soit organisée une rencontre pour revoir les photos et prolonger un peu cette expérience.

Marcel G. a quant à lui adressé un texte aux guides, à son retour à Lyon : « *Pendant la guerre en 1940, mes parents m'avaient mis dans une*

école catholique. J'avais 6 ans. J'y ai appris le catéchisme, ça m'a passionné. Je croyais en Dieu, dur comme fer. Jusqu'en 1945 où ma mère, de retour de Auschwitz me déclara un jour : « tu n'es pas catholique, mais Juif ! » (...). Ma foi en Dieu, ce jour-là prit un coup de bouloir équivalent aux murs de Massada. J'avais perdu la foi ! Mais je fis quand même ma Bar Mitzvah. Puis tout de suite après, à 13 ans, je cessais d'aller à la synagogue. A l'âge de 16 ans, je méditais à l'arrière d'un tramway et me posais la question : Dieu existe-t-il ? Au bout de quelques minutes ma réponse tomba comme un couperet ! « Non ! Dieu n'existe pas ! ». Ce fut définitif. Ma conviction ne fit que se renforcer tout au long de ma vie. J'ai 85 ans aujourd'hui et je suis toujours un Athée féroce convaincu ».



Danse au rythme d'un orchestre de rue à Yaffo

Cela n'a pas empêché Marcel G de télécharger l'hymne national d'Israël, Hatikva, sur son portable... afin de l'écouter et « *de ne jamais l'oublier* ». ...



Au nom de tous les participants à qui ce voyage a apporté du sens, des réponses, du bonheur, l'équipe de Passerelles remercie les instances du FSJU, le FSJU Israël et la Fondation pour la Mémoire de la Shoah ainsi que la Havaya Haysraelite pour leur soutien, leur accompagnement et leur confiance.

